

Nancy Huston



La pas trop proche

Ce fut peut-être par une sorte de prémonition que Nancy Huston intitula son premier roman *Les Variations Goldberg*. Comme si tout ce qui allait venir ensuite devait constituer des variations sur un grand thème initial. On trouvera ici, sous la forme d'un fragment, une autre de ces variations passionnées, cette fois inspirée par les mots de la citation de Racine. Canadienne, Nancy Huston a fait des études aux Etats-Unis et en France (où elle vit depuis 1973), elle écrit en français et en anglais, et avec ces deux formations et ces deux langues elle entretient des rapports tumultueux dont on retrouve l'écho dans *Nord perdu* et dans *Limbes/Limbo*. Son roman le plus récent, *Dolce Agonia* (Actes Sud, 2001), comme les précédents, reprend des préoccupations essentielles que la romancière paraît avoir détissées pour mieux les retisser.

TOUTES LES MÈRES SONT ÉTRANGÈRES. Celle en qui j'ai vécu, celle dont j'ai senti vibrer la voix bien avant de l'entendre, celle qui m'a nourrie à son sein, tout en nourrissant dans le même temps (oui, en refusant de cesser de nourrir) des rêves, celle qui m'a bercée, tout en se berçant également de rêves – rêves de liberté et d'accomplissement –, celle qui a formé mes oreilles et mes lèvres pour comprendre, émettre, articuler et décrypter les sons de la langue anglaise, tout en formant par ailleurs des projets de travail et de réussite (ce qui aurait dû être, mais, à l'époque, l'époque du mystique du féminin et de la ménagère épanouie grâce à son linge plus-blanc-que-blanc et à son parquet reluisant, n'était pas son droit le plus strict) : celle-là a jeté l'éponge, c'est le cas de le dire, l'éponge et l'eau du bain, la baignoire, le bébé, trois bébés, le mari, le balai, le rouleau à pâtisserie et puis... son dévolu – oui, jeté, également, son dévolu, sur une vie plus palpitante à l'étranger.

Celle-là, donc – celle dont, de la chair, je suis la chair –, nous est devenue étrangère. Elle s'est faite idée, absence, abstraction, lettre, femme de lettres, et ne nous a plus parlé, dans ses lettres, à nous ses enfants, que des pays qu'elle visitait, ou allait visiter, et de ceux dans lesquels elle s'installait, ou allait s'installer, et des langues qu'elle apprenait, langues romanes, romantiques, romanesques, et des hommes qui, dans ces langues étranges, la courtoisaient, elle, notre mère étrangère. Epris, entre autres, sans doute, de ces seins que ne mordillaient plus aucune petite bouche, ils l'invitaient, ces hommes (nous disait-elle, à nous, ses enfants, dans des lettres envoyées à l'ouest du Canada depuis Londres, depuis Madrid, depuis Majorque), chez eux, et elle y allait, avec eux, et l'année d'après, pour nous, il y avait des mantilles en dentelle noire, des poupées aux robes de flamenco, des éventails et des poignards, des hurlements, des meurtres, non non non non il n'y avait sûrement pas tout cela, il faut bien que cela s'arrête quelque part, qu'y avait-il donc ? Les lèvres de notre mère, rougies de rouge vif, nous annonçant que ses couleurs préférées étaient dorénavant le rouge et le noir. Espagnole, elle était devenue ! Teints en noir, ses cheveux ! Badigeonnés de rouge, ses lèvres et les ongles de ses vingt doigts ! Belle, belle, impressionnante, intimidante et étrangère : en allée en permanence, celle-là. Elle se penchait vers nous et nous embrassait, essayait sur notre joue la trace laissée par son rouge à lèvres, et remontait dans le car, le train, le bateau, l'avion, la fusée interplanétaire.

Et celle, ensuite. Celle, tout de suite. Celle qui l'a aussitôt remplacée, elle, la première. La deuxième, donc. Mère, aussi : par nous appelée "mère", elle aussi. Étrangère, aussi. Maîtrisant bien – mais bien seulement, non à la perfection – notre langue maternelle. M'en apprenant une autre. La sienne. Débarquant avec, dans ses bagages, dans sa mémoire, l'Europe : une autre ; non l'Espagne

mais l'Allemagne ; non le flamenco mais les valse de Strauss, non le rouge et le noir mais le vert et le gris, non les mantilles et les poignards mais les tasses en porcelaine et les couverts en argent, non les rêves fous de liberté mais la piété catholique et l'optimisme – du jamais vu, tout cela, du jamais prévu non plus – et également, dans ses bagages secrets et invisibles de petite fille allemande devenue épouse de Canadien, et mère du jour au lendemain de trois enfants étrangers, la volonté de vivre après, malgré et contre le souvenir d'une guerre mondiale. Mère étrangère, oui, très, s'installant avec grâce à la place de la mère, à table, dans la cuisine, dans le lit du père, se faisant passer pour la mère, oh ! douce, très douce imposture ! Gentille, preste et rieuse usurpation ! Mais tout de même : mensonges, ravages et destructions, tabous et interdits de tous les jours.

Celle, aussi, que j'ai (si l'on peut dire) choisie pour mère, et qui en même temps m'a élue comme fille, adoption mutuelle en quelque sorte, librement effectuée, sans formalité ni obligation, pour notre pur plaisir d'être ensemble le plus souvent et le plus longuement possible, en dépit des cinq mille kilomètres qui séparent les lieux où l'on réside. Oui, une juive russe née à New York peut être la mère d'une protestante irlandaise née en Alberta : conseillère et confidente, fiable et fantasque, membre et même pilier de ma famille, c'est elle aussi, cette femme-là, ma mère étrangère.

Celle ensuite oh celle oh celle que je suis moi-même devenue, ayant traversé à mon tour la mer, mère étrangère, parlant avec un accent la langue de mes enfants, leur proposant, en guise de langue maternelle, une chose qui n'est pas à moi, les mettant au lit avec des berceuses pour eux incompréhensibles, dont les sonorités les réveillaient au lieu de les endormir, présidant à leur éducation avec des fautes de frappe et de grammaire, les privant de grand-mère (laquelle des deux, ou des trois ? Et dans quel ordre ? Un peu de chaque, ou bien aucune ? Rien de tout cela ?), préparant leur palais à des nourritures diverses, leur oreille à des voyelles insolites, et leur cœur à d'extraordinaires voyages. De la chair de ma chair, je suis l'altérité vivante, l'inconnu proche et présent, l'ailleurs incarné, incrusté dans leur quotidien.

Qui sont les autres "celles" ?

Je me promène dans la ville de Montréal avec ma filleule de quatre ans, née en Chine. Elle se roule dans les congères de neige. Elle chantonne et babille en québécois, langue apprise auprès de sa mère adoptive – née, elle, en Suisse. Encore, encore. J'ouvre les yeux, regarde autour de moi et constate, étonnée, que *toutes les mères sont étrangères*. Je vois la distance qui se glisse, vite, entre elles et leurs enfants, oui, l'étrangeté qui s'instaure dès les débuts, la non-complicité, la non-coïncidence ; dans l'échange entre eux je vois non seulement fusion,

tendresse caresse et lien, mais tout ce qui frotte et gratte, corrode et corrompt, je vois les sourires mais aussi les regards blessés et les mines déconfites, déçues, j'entends les roucoulements mais aussi les voix qui grincent d'impatience, celles qui se brisent d'énervement, celles qui se liquéfient en larmes, et je me dis qu'au fond la mère c'est cela, partout, depuis toujours, la mère c'est cela exactement : notre première étrangère, la première rencontre avec la réalité de l'autre, incontournable : son *altérité* justement, sa pas-trop-de-proximité, sa différence d'avec soi...

Or sans différence il n'y a rien, ni haine ni amour ; sans l'autre il n'y a même pas soi ; au moins mes mères exceptionnellement nombreuses et étrangères m'auront-elles appris cela : que l'important c'est d'être, d'une mère, non pas la chair mais la chère, et de pouvoir la chérir à son tour, pour la personne pas-moi qu'elle est.